Un personnage flou : poèmes

Autor(en): **Tschumi, Raymond**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **76 (1973)**

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-684683

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Un personnage flou

Poèmes de Raymond Tschumi

SIGNE DE RALLIEMENT

A l'assaut du San Bernardino,
un sapin quitte l'arrière-plan
comme une lance pour se raidir
devant un cirque de rocs gravés au ciel.

Ce solitaire campé là
comme par l'art d'un Calame,
ce frère aux bras bruissants de brise
rappelle le cyprès de la Renaissance
et la flammèche provençale tourmentée.

Emblème fugitif mais fidèle,
combien de fois il se présente :
sur le trois-mâts d'Ely vu de la digue ferroviaire,
à Tula chez les géants au regard de granit
et bien plus haut encore
en face du tombal Huascaràn !

Toujours le même,
il surgit debout sur l'horizon soumis
chaque fois qu'un nouvel inconnu l'arbore,
familier du ciel longtemps cherché,
enfin reconnu.

SKI DE FOND

L'express des longs courriers,
sillonnant la vallée enfouie,
éclabousse de cristaux
le bélier arc-bouté,
aux cornes vissées à ses flancs flottants.
Le rail inopiné coupe des versants
hérissés de squelettes rocailleux.
La tempête prodigue en épreuves d'artiste
viole la lithographie des couches pétrifiées.
Un requin à la gueule en dentelles de glaçons
fond en avalanche sur un brouillard échevelé.
Survienne une accalmie plus irrésistible encore
et la branche humiliée retient son souffle
de peur d'entraîner un flocon dans la glissade.
Quel vertige aux naseaux de la forêt rêveuse
quand la sueur froide perle
aux échines inclinées des courtisans !

SOIF DU LARGE

La mer et le désert ont la même voix
d'eau, de sable et de vent

Une guitare anime
la colline odorante

Une note est une seule goutte

L'oiseau boit à petites gorgées
le silence des feuilles tombées

FEU DE CLAIRIÈRE

Les longues ombres tournent
inéluctables sur la neige
et la protègent

mais au cadran de l'hiver
passe aussi l'aiguille du feu
sang de l'azur

MOUETTES AU MIROIR

Le cri soulève un tourbillon d'oiseaux

sur le lac pâle
aux coquillages clignant
de quoi pleurer les nuages
évanouis devant les roseaux
immobiles rêves
du désert.

AMITIÉ

Cette canne abandonnée
consacre la disparition
d'un amateur d'air
qui cherchait à trépaner
le crâne du massif
pour en exorciser les démons
du pétrole et de l'or.

Au cœur d'une telle absence,
la brume retire son suaire
des névés éblouissants.

BOUQUET DE CENDRES

J'aime les chardons secs, les roseaux secs,
la grande anémone et les immortelles
parce qu'ils se dessèchent
pour se disséminer.

Je revendique un bouquet
qui cède ses sucs
à la chaleur fatigante
et ne reste que l'esquisse
d'une forme légère.

Ce foin n'est à personne ;
comme l'amour consumé,
rigide sur le sol craquant,
il expire son feu insubstantiel
sans que l'aubier privilégié
ne sente la brûlure.

LAISSER PARLER LES PIERRES

L'âge burinait les pitons,
l'immobile pierrier s'écoulait,
la paroi se tordait avec des gestes désespérés,
la montagne se creusait de signes,
s'affaissait, se ravalait dans la gorge,
exhibait les rides nouées à son visage éteint
et les méandres trompeurs sillonnaient ses replats.

Une famille de chamois broutait
les touffes nées au dernier souffle des névés
mais les nomades fumaient leurs nuages de plomb,
dressaient leurs tentes de béton précontraint
et pointaient leurs antennes de termitières
sans parvenir à boucher les lézardes
de leurs grondements emmurés.

Ils entendaient
sous les mots usés,
sous les dalles préfabriquées,
sous les amas de cailloux veinés,
la sève répondre à l'appel
de la feuille blanche.

L'APPRIVOISEUR

L'inutile rêveur tient tête
aux peuples de sémaphores
qui balisent bruyamment le vide,
plane sur l'inaccessible calme
de l'humus macéré

et quand l'hiver sourd
bouscule les rameaux
à la poursuite de la nuit givrée,

il retient l'oiseau du sous-bois
et devient la voix du vent.

L'HOTE ÉCONDUIT

Il n'y a plus personne pour cueillir le bois mort,
pas même une pauvre vieille
ni les garçons qui rêvaient autour du feu.
Le temps seul brûle
et les rameaux fusent en rayant l'espace volcanique.
Trois enfants ont pourtant passé avec un chien sournois
sans deviner le cerf haletant
exposé comme un arbre démesuré en pleine coupe,
en sursis par mégarde calculée.

Le témoin appelle, mais, ne rencontrant personne
dans la combe où la violence éjecte ses détritus,
il apprivoise l'oiseau invisible.
Intrépide, cerné par le feu du jour,
il se voit consumé comme un Icare papillon,
fondu, réduit à une écume éphémère
loin de son peuple vigilant.
Il n'y a plus de place dans cette dernière réserve,
ce faux réduit de paix qu'est la forêt :
quelle guerre prépare encore celui dont la convoitise
occupe toutes les terres ?

Les usines se croient trop importantes
pour adresser la parole à leurs eaux troubles,
le bruit cerne l'anse la mieux gardée
et la ligne à haute tension grésille
à travers coupes et fossés.
Cependant, nul ne peut récuser le témoin
de l'incendie des empaillés :
la lave sociale
l'éructe et cautérise
sa solitude déroutée.

EPITHALAME

Qu'elle s'abandonne à l'éphémère
lys qui se consume
et, dans son vertige, disparaisse aussi
comme l'eau du délire, épurée, s'évapore
et emporte en amont les sommets descellés
de l'extase,

elle seule, alors, devient en lui
l'enfant qui balbutie un ruisseau d'innocence,
exaltée sur un lit moussu
comme une araignée d'eau
patinant sur son miroir.

Dans le jour des rideaux
ils échangent leur nudité,
partageant l'ombre intime
où le désir échoue.

Sa tendre chair est toute terre,
immense territoire vierge
qui ne se donne qu'une fois
et de sa mort fertile
ouvre les portes
voluptueuses.

LE RAMASSEUR D'OMBRES

Il avait surgi de la gorge
et gravissait, encore ruisselant,
les marches du soleil.

Le paysan, penché sur ses gorets,
se sentit surpris
et baissa la tête.

Ses pas creusaient des pores
sur la peau de la neige.

Au loin, le village dominé
par ses allées de mains
se voila, s'obscurcit et se tut.

Les rayons se prenaient au filet
de ses cheveux d'arbres
et la croupe de la campagne
portait la boule mourante.

C'est alors qu'il fit en crissant
les derniers trous qui le séparaient
du point le plus élevé.

Ensuite il estompa l'horizon
qui lui faisait front
et creusa témérairement
un nouveau silence
encore plus obscur,

dont les fermes se détachaient
avec leurs versants fumants
de neige molle.

Il attendait, avec les petits rongeurs
dont il croisait les traces,
que tout s'éteignît,

sauf les réverbères des routes.

D'ailleurs, la ville s'était déjà couchée
au bord de sa ramassoire
de poussière scintillante.

Dans l'échancrure du couchant,
un coin d'œil rougissait,
veiné des filaments d'un mélèze.

Il ferma une à une les fines paupières
du soir et s'enfonça immobile
dans la gorge rauque de la nuit.